

KINO

Johnny hat ein Problem

Love, Lust, and Loneliness: Im Biopic "Walk The Line" singt Johnny Cash von großen Gefühlen und vom Preis, den wir für sie zahlen.

Tiefgläubiger Christ und stolzer Sünder, wertkonservativer Patriot und rebellischer Outlaw, gefeierter Country-sänger und Ikone der Popgeneration - kaum einem Künstler ist es gelungen, derart unversöhnliche Gegensätze auszuhalten, wie sie Johnny Cash in seiner Person vereinte. Gerade die Brüche, an denen andere zugrunde gehen, bürgten für die Authentizität des Einzelgängers, der sich einen Dreck um political correctness scherte. Er war ein Idealist, der seine Fans von großen Gefühlen und einem Leben ohne Kompromisse träumen ließ und doch drohte er selbst an Schuldgefühlen zu zerbrechen. Den Schicksalsschlägen, die ihn ereilten, hielt er seine Unbeugsamkeit entgegen. Urbarmännlich war seine abgrundtiefe Stimme und doch erfüllt mit sanfter Melancholie, die zu Tränen rührte. In "Walk The Line" stellt sich Regisseur James Mangold der undankbaren Aufgabe, das bewegte Leben des Ausnahmemusikers auf zwei Stunden Film zurechtzustutzen.

Um es kurz zu machen: "Walk The Line" scheitert letztendlich an den formalen Anforderungen des Genres, das dem Regisseur eine simple Initiationsgeschichte mit gradliniger Stringenz abverlangt. Eingezwängt in dieses

enge Korsett wirkt Johnny Cashes Biografie notgedrungen künstlich. Traumatische Kindheit, überraschender Erfolg, drohende Dekadenz samt Affären und Drogensumpf, dann die Rettung durch die Liebe einer Frau: Ein allzu bekanntes Muster, das zuletzt in der Verfilmung des Lebens der Blueslegende Ray Charles eine weitaus virtuosere Anwendung fand. Dem Vergleich mit dem immerhin sehr unterhaltsamen

"Ray" hält "Walk The Line" auf keiner Ebene stand. Allzu deutlich offenbaren sich handwerkliche Schwächen: Zeitsprünge wirken fahrig und Rückblenden schlecht motiviert. Hinter eingestreuten, wiederkehrenden Motiven lässt sich allzu leicht das krampfhafte Bemühen des Regisseurs erkennen, die Einheit der Handlung zu erzwingen.

Vor allem jedoch gelingt es Mangold nicht, die Psychologie der Figuren glaubhaft zu

entwickeln. Zwar gibt sich Joaquin Phoenix jede erdenkliche Mühe, die Mimik des Mann in Schwarz zu imitieren, zieht trotzig seine Oberlippe hoch, blickt düster bis diabolisch und hat auch den für Johnny Cash so typischen Gitarrenschwenk bis zur Perfektion einstudiert. Trotzdem wird die Person des Sängers hinter der Fassade zu keinem Moment greifbar. Was im Kopf des Mannes vorgeht, der wie ein Geistesgestörter über die Leinwand wankt und torkelt, der keine Worte für seine Gefühle findet und in blinder Wut mit Bierflaschen um sich wirft und das Mobiliar seines Hotelzimmers zertrümmert, bleibt ein Geheimnis. Selbst seine Liebe zu June Carter

(Reese Witherspoon), die Mangold ganz in den Mittelpunkt des Filmes stellt, wirkt nicht recht nachvollziehbar. Nicht ergriffen, sondern eher peinlich berührt ist man von der Romanze zwischen den beiden Künstlern, die sich mit der Harmlosigkeit verklemmter Teenager einander nähern. Auch wenn man sich in den Fünzfingern mit Sex schwerer getan haben mag als heutzutage, kann eine Liebesgeschichte, in der Zärtlichkeit darin gipfelt, dass man sich gegenseitig Erdnüsse in den Mund schiebt, keine Herzen höher schlagen lassen.

Die Faszination, die Johnny Cash über seinen Tod hinaus auf Millionen Fans ausübt, vermag "Walk The Line" nicht zu erklären, nicht zuletzt weil entscheidende Kapitel seines Lebens ausgespart werden. Nichts erfährt man über Cashes Wandlung zum wiedergeborenen Christen, nichts über seine Stellungnahme zum Vietnamkrieg, nichts über seine heftigen Konflikte mit den engstirnigen Puristen innerhalb der Musikszene. Unerwähnt bleibt auch sein erstaunliches Comeback in den Neunzigern, in denen der bereits in Vergessenheit geratene Star mit der American Recordings-Serie ein monumentales Werk hinterließ, das Countrymusik von aller Folklore befreite und pop-fähig machte. Der Mythos, der sich um Johnny Cash rankt, wird so bald nicht erlöschen. Trotz "Walk The Line".

Gilles Bouché



Hat den Gitarrenschwenk drauf, aber nicht den Man in Black: Joaquin Phoenix in "Walk The Line".

EXPOSITION

Ceci n'est pas la vérité

Le musée d'Histoire montre ces jours-ci une exposition pas comme les autres: pas de documents implacables, mais des manipulations d'images à des fins souvent pas glorieuses.

Nous sommes confrontés en permanence à une marée d'images, de photos et de séquences filmées et prêts à se graver dans notre mémoire et à agir sur notre subconscient. La fréquence et l'abondance excessive de ces stimuli visuels font qu'il s'avère de plus en plus difficile de procéder à une lecture adéquate et de remettre les images dans leur contexte juste. D'autant plus que les progrès technologiques récents permettent la manipulation quasiment illimitée de toutes sortes de représentations. Il devient dès lors impossible d'identifier une image altérée. Pouvons-nous nous fier à ce que nous voyons? La réponse est non.

L'exposition "Bilder, die lügen - Images mensongères" vient nous rappeler que le fait de croire que les images médiatiques montrent la réalité objective est une erreur fatale, lourde de conséquences. Tout ce que nous voyons agit de manière significative sur notre conscience et engendre les opinions que nous nous faisons sur pas mal de choses. C'est précisément pour cette raison que les images sont traficotées et manipulées.

L'ABC du mensonge qui, tel un fil rouge, guide le visiteur à travers le musée d'Histoire, révèle des dizaines d'exemples de duperies frôlant souvent l'indécence, mais parfois aussi l'humour. D'une part, la volonté d'une certaine presse dite "yellow press" de montrer des photos émotionnellement excitantes trouve son accomplissement dans des montages grotesques pour fabriquer la photo que tout le monde veut. D'autre part, les régimes totalitaires n'ont pas hésité tout au long de l'histoire à retoucher des personnes

tombées en disgrâce sur des photographies. Tel fut le cas de Staline qui prît soin de faire disparaître Trotski de toutes les images sur lesquelles il figurait.

La propagande est un puissant moteur à mensonges. De nos jours, la guerre d'Irak donne bien des occasions aux stratèges du président Bush de montrer leur créativité. Les images jugées trop violentes et susceptibles de choquer, voire de faire virer l'opinion publique d'un côté plutôt que de l'autre, sont tout simplement censurées.

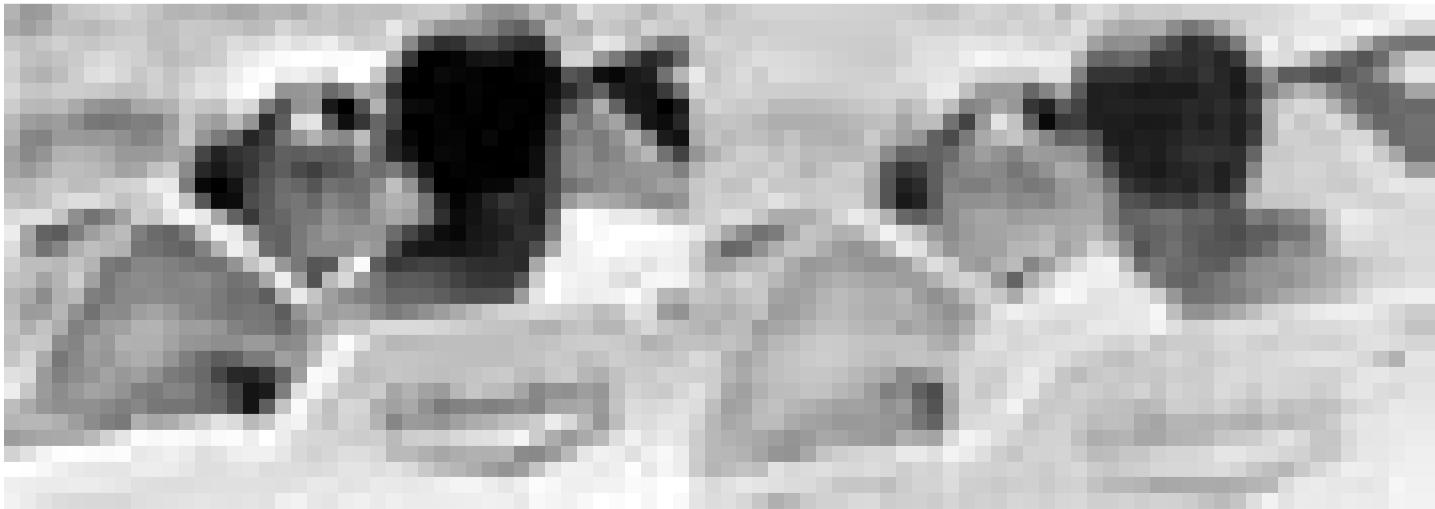
Ce qui reste, les images choisies que l'on présente aux médias, frôle la mise en scène. Désinformation et manque de données exactes sont à l'ordre du jour. D'où l'importance des médias, journalistes et photographes, de nous montrer ce qui se passe réellement sur place. Mais pouvons-nous leur faire confiance?

Les médias ne font pas toujours un boulot implacable. Le fait d'arracher telle ou telle image de son contexte véritable ou de recadrer carrément l'image en occultant le détail qui dérange, donne trop souvent lieu à des aberrations médiatiques. Nous nous souvenons tous d'un attentat commis en 1997 à Luxor en Egypte qui a coûté la vie à une soixantaine de touristes étrangers. Le magazine suisse "Blick" publia la

photo de l'entrée du temple bordée par deux soldats entre lesquels coule de l'eau pour former une grande flaque au premier plan. Sur la photo publiée dans "Blick", on a pris soin de colorier l'eau en rouge pour suggérer qu'il s'agissait d'une mare de sang.

Les manœuvres d'images que l'on peut voir dans l'exposition vont loin, très loin. Le panachée d'exemples montre que de telles manipulations ne sont jamais complètement anodines, aussi négligeables qu'elles puissent paraître et que la vigilance est toujours de mise.

Michèle Backes



A gauche, l'original de la photo montrant Dodi Al-Fayed et la princesse Diana en 1997. A droite, la falsification publiée en "Une" par le tabloïde anglais "The Mirror".

Au Musée National d'Histoire de la Ville de Luxembourg.